

XYZ. La revue de la nouvelle

La marionnette

Myriam Linguanotto



Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Linguanotto, M. (2013). La marionnette. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 52–57.

La marionnette

Myriam Linguanotto

PIEDS NUS sur les dalles. Yeux fermés, dos calé contre la chaise en bois. Silence en dedans. Volets tirés sur la loge où elle répète depuis plusieurs semaines. Chaque matin, relire deux fois le texte après avoir bu un café, un seul à peine tiède pour éprouver la sensation de son ventre vide. Rester immobile sur la chaise et faire venir le vent salé qui se lève, les regards des femmes et des hommes, fébriles dans l'attente de l'embarquement pour Ellis Island, serrés en grappes sur le quai.

Pieds nus sur les dalles. Elle cherche son souffle. Sur le quai, impatiente, flanquée de cinq enfants qui terminent leur nuit à même le sol. Humer la pièce aux relents de café froid pour mieux pressentir le bateau où elle va s'engouffrer, bientôt ballottée par les vagues, enroulée dans une couverture à l'odeur rance.

Pieds nus sur les dalles. Elle lit, doigts moites, les lettres des migrants qui racontent la traversée, quatre semaines entassés dans des cales de troisième classe, sans lumière et sans aération, quatre semaines corps contre corps et des paillasses sur trois étages. Le froid humide pénètre la peau. L'odeur putride infeste la cale. Les migrants montent sur le pont, emmitouflés dans des couvertures rêches ; une par personne. Femmes et enfants séparés.

Au matin, des corps gelés qu'on jette à la mer.

Elle ne coiffe pas ses cheveux au réveil, jamais avant la deuxième lecture du texte. Quand elle frappe chez la gardienne dans le hall du théâtre pour prendre les journaux, pieds nus et cheveux en broussaille, celle-ci s'inquiète de son teint pâle et de ses joues creusées parce qu'elle parvient à peine à prendre un repas par jour pour se donner la force de tenir sous les projecteurs.

Maintenant, elle frémit en rassemblant ses pensées. Va au miroir. Mouille son doigt pour lisser les cernes bleus, les petites rides au coin des yeux. Elle pense à son sourire, à ses mains quand il la caresse. Depuis combien de temps ne lui a-t-il pas souri ? Depuis quand ne l'accueille-t-il plus à son arrivée au théâtre ? Le plus souvent, il détourne son regard, sauf avant la représentation. Là, il lui souffle les bons déplacements, le bon tempo pour enchaîner les répliques, d'un ton sec si elle hésite, jambes flageolantes au milieu des dizaines de figurants, et des costumières aux dernières reprises, et des éclairagistes à leurs ultimes réglages : « Mais enfin qu'est-ce qui t'arrive encore ? C'est à toi maintenant... allez... tu avances et tu cries... » Ses paroles si brutales.

Son corps gelé qui s'avance.

Elle tressaille, sent le froid sur ses bras ; hier déjà, l'air glacé engourdisait ses muscles quand elle a traversé le hall venté de la gare. Les panneaux d'affichage crachaient les arrivées et les départs des trains. Elle ne sait plus. Elle s'est perdue en revenant du théâtre.

Ce soir, c'est la dernière. Elle va pouvoir reprendre des forces, après. Elle retourne vers la chaise. Respire. Se concentre sur la mer qui clapote contre la coque du bateau. Mais ce qui revient, c'est lui et tous ces jours depuis leur premier week-end au bord de la mer.

Ils avaient longtemps cherché un hôtel, étaient arrivés tard dans la chambre. Au réveil, elle avait souri aux vêtements jetés à la va-vite, emmêlés sur la moquette. Il était encore tôt. Elle avait eu envie de marcher seule sous la bruine le long de la plage. L'air d'automne était immobile, chargé d'une odeur terreuse. Elle avait suivi le chemin côtier, rivée sur la ligne mousseuse qui barrait l'horizon.

À son retour, elle l'avait vu inquiet. Sa voix tremblait : elle avait tardé, elle aurait dû laisser un mot, prévenir la réception. Il l'avait pressée contre lui. « Jure-moi que tu ne me quitteras jamais. » C'était quand ? Il y a deux mois déjà.

Elle s'assoit, feuillette le livre, s'arrête à une page, se concentre sur l'enchaînement des répliques quand elle est devant l'inspecteur :

— Comment vous appelez-vous ?

— Pia Battisti.

— D'où venez-vous ?

— D'Italie.

— Quel âge ?

— Vingt-cinq ans.

— Vous savez lire ?

— Non.

— Écrire ?

— Non.

— Pourquoi venez-vous aux États-Unis ?

— Pour vivre.

— Pour vivre ?

— Oui.

— C'est tout ?

Elle se souvient des applaudissements le soir de la première. Quatre mois déjà... Son front perlé de sueur, des spectateurs qui se lèvent pour l'acclamer. Son nom est crié. Elle sourit, salue plusieurs fois. Elle sent ses yeux à lui posés sur elle, il se tient droit à l'entrée des coulisses, il la regarde étinceler sous les ovations, l'attend, la serre : « Le théâtre ne désemplit pas grâce à toi. » Son talent est sur toutes les lèvres, les journaux parlent d'une aventure de théâtre hors norme, d'une interprétation qui laisse sans voix, d'une funambule qui avance un pas après l'autre.

Elle l'embrasse et penche la tête en arrière en fermant les yeux. Il lui chuchote : « Je suis heureux », caresse ses cheveux. Sa main replace une mèche derrière l'oreille, glisse le long de la nuque. Elle rit en l'entraînant dans la loge, referme la porte à clé derrière eux.

Il l'avait appelée un an auparavant. Il terminait l'écriture d'une pièce à partir d'*Ellis Island* de Perec et voulait lui
54 confier le rôle principal. Ils s'étaient donné rendez-vous à

l'exposition de Lewis Hine à la Fondation Henri-Cartier-Bresson : il travaillait son récit à partir des portraits d'émigrants débarquant en Amérique. Elle était arrivée drapée d'un manteau en cuir qui traînait sur le sol, cheveux blonds aux épaules coiffés d'une casquette en velours rouge. Lui, à moitié caché derrière une colonne dans le hall, souriait à sa démarche assurée, à ses gestes rapides pour se saisir du billet. Pendant la visite, il lui raconta la pièce qui serait jouée pendant plusieurs semaines au théâtre. Il y travaillait depuis des mois, c'était une commande du Fonds régional d'Île-de-France. Ils avaient discuté du rôle, de la mise en scène, des décors.

Elle s'était emparée du personnage : en 1900, une jeune femme mariée mère de cinq enfants quitte les Pouilles pour le voyage vers l'Amérique. Elle avait passé en revue des photos : des familles avec leurs valises, leurs balluchons, sortant du bateau, faisant la queue pour la visite médicale, pour les formalités administratives ; des femmes hébétées devant les services du Bureau fédéral de l'immigration, des hommes répondant aux questions de l'inspecteur, encadrés par les officiers de santé, certains marqués d'une lettre à l'épaule, C pour la tuberculose, K pour une hernie, X pour la débilité mentale... Elle avait étudié leurs attitudes, leurs manières de se tenir debout, d'attendre, de parler, la tension de tous ces regards.

Debout, elle l'attend. Elle se mord les lèvres. Et ce qu'il lui avait dit un soir. Au début des représentations, en quittant le théâtre pour aller chez lui, il lui avait parlé doucement : « Je savais que ce rôle était pour toi. Je l'ai toujours su. Depuis que je t'ai entendue à la radio. Je venais de commencer à écrire la pièce, je suis tombé par hasard sur l'émission, tu étais interviewée à propos de Phèdre. Tu parlais de ton enfance, de tes parents qui avaient fui Varsovie. Tu disais qu'ils ne voulaient pas t'apprendre le polonais. Et que toi, tu avais huit ans, n'est-ce pas ? tu leur demandais de te répondre en polonais quand tu leur posais une question. Tu racontais ça comme si tu avais des regrets, comme si tu avais quelque chose à rattraper de

cette histoire. Sans savoir quoi exactement. Plus tard, en continuant à écrire, j'ai souvent pensé à ça. »

Elle s'était tue, ventre noué. Elle avait eu envie d'être seule. Plus tard, ils s'étaient disputés pour la première fois. Elle était fatiguée, elle voulait se reposer. Lui insistait pour qu'ils aillent à une soirée, il voulait lui présenter des amis. Finalement, elle était rentrée dormir chez elle.

Elle appuie son front contre le miroir, écoute ce qui vient du théâtre. Quelle heure peut-il être ? Est-ce qu'elle a encore le temps pour un bain ? Elle regarde son téléphone dont le voyant lumineux ne clignote pas. Interroge quand même la messagerie. Écoute. S'il pouvait l'appeler, lui dire qu'il est impatient, qu'il pense à elle, qu'il a envie de la retrouver après la représentation. Pour la dernière. Depuis quand n'est-il pas venu dans sa loge ?

Elle s'allonge dans la baignoire en laissant le robinet couler à fond. Ferme les yeux. L'eau chaude jusqu'au haut des cuisses lui fait du bien. Des notes d'accordéon reviennent, mêlées à une voix gouailleuse qui la met mal à l'aise. Cette musique, hier encore dans le hall venté de la gare. Une marionnette s'agitait, le buste se pliait maladroitement, son visage de cire troué de deux billes noires figées. La chaleur moite la saisit ; nauséuse, elle secoue la tête pour chasser l'image : quand elle s'est frayé péniblement un passage entre les corps empressés parcourant le hall, qu'elle est arrivée jusqu'à cet homme jeune, petite taille, bleu de travail ouvert jusqu'au nombril, créoles aux oreilles, ses bras s'agitaient, ils montaient et descendaient en suspendant au bout des fils une marionnette qui dansait sur le sol.

Raide sous les gestes courts et précis de l'homme. Des yeux écarquillés sur un visage blafard de petit garçon. Levant et abaissant mécaniquement les bras.

L'homme lui a souri, sa voix redoublait alors qu'elle n'entendait plus ses paroles, ses lèvres figées articulaient des mots

Une porte claque. Elle a tardé, elle va être en retard pour la dernière. Elle aimerait prendre un café avec les comédiens, relire le texte une fois encore, se maquiller, s'habiller. On l'appelle. C'est l'heure.

Pieds nus sur les dalles. La foule va et vient dans les courants d'air qui balaient le pont. Jambes raidies par le froid sous la jupe en coton grossier, gorge serrée, lèvres sèches. Elle frissonne, avance à tâtons pour prendre sa place dans la file. On la bouscule, elle tangue comme si le sol se dérobaît déjà sous ses pieds. Le souffle court, entrecoupé de hoquets. Ses mains s'agitent dans un murmure de sons inarticulés.

Le rideau se lève. Un silence emplit la salle.

Le corps gelé, elle s'avance. Son pas lent sous les projecteurs, les visages hagards des autres l'effraient.